
Discours consacré au triomphe de la Raison par le citoyen Pastoret, de Montauban, lors de la séance du 15 pluviôse an II (3 février 1794)

Citer ce document / Cite this document :

Discours consacré au triomphe de la Raison par le citoyen Pastoret, de Montauban, lors de la séance du 15 pluviôse an II (3 février 1794). In: Tome LXXXIV - Du 9 au 25 pluviôse An II (28 janvier au 13 février 1794) pp. 233-236;

https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1962_num_84_1_34618_t1_0233_0000_5

Fichier pdf généré le 15/05/2023

[Montauban, 23 niv. II] (1)

« Citoyen Président,

La prise de Toulon électrise toutes les muses, ranime tous les arts. J'ai fait chœur avec les poètes qui l'ont chantée; j'offre à la Convention l'hommage d'une ode sur cet événement à jamais mémorable. J'y joins deux autres productions consacrées au triomphe de la Raison. Ce triomphe n'est dû qu'à vous, Législateurs du monde ! Un jour, oui un jour, les représentants de tous les peuples de la terre réunis en assemblée universelle, décréteront que la Convention nationale de France mérita bien du genre humain. Salut éternel à l'auguste Montagne ».

PASTORET.

[Ode sur la prise de Toulon] (2)

Paroles de PASTORET, Musique de BONNET

O ! des Français puissant génie !
O ! redoutable Liberté !
Toi qui brises avec fierté
Les sceptres de la tyrannie !
Des vrais Enfants de ma Patrie
Reçois l'hommage mérité.

Toulon, cette cité rebelle,
Fière de commander aux mers,
Vouloit replonger dans les fers
Un Peuple à tes lois si fidèle :
Tu parois; sa chute éternelle
Retentit dans tout l'univers.

Ils ont fui, loin de nos rivages;
Ces Anglais, lâches corrupteurs;
Ces Espagnols, pieux auteurs
Des plus infames brigandages :
De leurs crimes, de leurs ravages
Leur sang efface les horreurs.

Armés de la foudre brûlante,
Les Français volent sur tes pas :
Leurs mains, ministres du trépas,
Lancent la flamme dévorante.
Rien n'arrête, rien n'épouvante
L'ardeur de tes vaillans soldats.

Mais, quelle enceinte inaccessible,
Où gronde l'airain redouté,
Dans l'horreur de l'obscurité,
Vomit contre eux un feu terrible ?
Marchez, Français ! tout est possible
Aux soldats de la Liberté.

C'est fait : leur colonne intrépide
Combat déjà sur ces remparts :
L'ennemi fuit de toutes parts;
Chaque Français est un Alcide.
C'est la Liberté qui les guide
Du feu de ses brûlans regards.

Toulon, ville exécration, impie,
L'opprobre et l'horreur des Français :
La voix de leurs brillans succès
Éternise ton infamie.
Que sur tes murs leur foudre expie
Tes attentats et tes forfaits.

Où sont tes soldats mercenaires ?
Où sont des rois ces vils suppôts ?
Leurs débris errent sur les flots;
La France en purge ses frontières,
Et par ses phalanges guerrières
Dans leur sang éteint leurs complots.

Ainsi l'astre du jour dévore
Ces vapeurs, ces brouillards épais
Que vomissent les noirs marais
Sur le front brillant de l'aurore :
Leur obscurité s'évapore,
Se dissipe devant ses traits.

O Liberté, source féconde
Des plus héroïques exploits !
Règne, élève un trône à tes lois
Des débris des trônes du monde;
Et que ton triomphe se fonde
Sur la chute de tous les rois.

[Discours prononcé, dans le Temple de la Raison, le 20 niv. II, par le c^r Pastoret]

« Citoyens,

Le motif religieux qui nous a rassemblés dans ce Temple auguste, le seul peut-être qu'on ait élevé à la raison depuis qu'il existe des hommes, m'autorise à croire qu'il faut un culte à l'homme, mais un culte que la raison puisse avouer, et qui soit digne de l'intelligence souveraine dont elle est une émanation sacrée.

Citoyens, il n'y a qu'un Être suprême; et il existe une infinité de religions dont chacune prétend, à l'exclusion de toutes les autres, être son ouvrage, et lui rendre l'hommage qu'il a lui-même prescrit. Elles se heurtent cependant et dans leurs dogmes et dans leur culte. Cette contradiction prouve assez qu'elles sont toutes l'ouvrage des hommes.

Quelle est en effet parmi ces religions si différentes entr'elles, celle dont le front est marqué du sceau de la divinité ? et à quel caractère distinctif, l'homme dépouillé de tout préjugé, pourra-t-il la reconnaître ? Voilà ce que je me suis cent fois demandé dans les doutes fréquens que le spectacle et la comparaison de tant de cultes opposés ont fait naître dans mon âme.

Rempli de toi, mon cœur t'adore,
Dieu, que par la voix de l'amour
La nuit même annonce à l'aurore,
Et l'aurore à l'astre du jour.
Sous le sceptre de ta puissance,
L'univers entier est soumis;
Par-tout, être incréé, tu mis
Les preuves de ton existence;
Par-tout se trouvent réunis
Les traits de ta grandeur immense.

Il est dans le fond de mon cœur,
Il est une voix immortelle,
Qui l'instruit et qui lui rappelle
Ce qu'il doit à son Créateur.

(1) F^{17A} 1009^B, pl. 1, p. 2027. Imprimé aux frais de la municip. de Montauban.

(2) F^{17A} 1009^B, pl. 1, p. 2027. La Sté républ. de Montauban arrêta, le 11 niv., l'impression de ce discours et l'envoi aux Stés affiliées. Signé : Pecontal fils (présid.), Grenouilleau, Malleville, Jouynes, Rouffio-Lacoste (secrét.). Voir ci-après, Pièces annexes.

Révère, adore, lui dit-elle,
Cet être présent en tout lieu,
Et mon cœur soumis et fidelle
S'anéantit devant son Dieu.

Mais, lorsqu'entraîné par l'exemple
Des mortels qui l'y vont chanter,
Je désire comme eux porter
Un tribut d'amour dans son temple,
Parmi tous ceux que je contemple,
En est-il qu'il daigne habiter ?
J'interroge ma voix secrète
Sur le choix d'un culte prescrit,
Et cette céleste interprète
Ne dit plus rien à mon esprit.

Savez-vous, Citoyens, pourquoi la raison, ce guide invisible de l'homme, refuse son assentiment éclairé aux divers cultes du monde, et le donne toujours aux lois de la morale universelle ? C'est que les opinions religieuses sont nées du caprice de l'homme et sont variables comme lui; tandis que la morale est la voix éternelle de la nature, et qu'elle est constante comme son auteur.

Il est des vérités dont le germe est dans l'âme de tous les mortels; aussi le développement n'en coûte-t-il aucun effort; aussi sont-elles répandues dans toutes les parties du monde. Ni la diversité des climats, ni la différence des gouvernemens, ni le pouvoir même de l'éducation n'ont jamais pu les anéantir. C'est la nature qui parle dans tous les cœurs.

Tous les peuples, de quelque pays, de quelque religion qu'ils soient, seroient bientôt d'accord sur ces vérités immuables. Mais comment pourroient-ils l'être jamais sur des opinions religieuses, qui doivent leur existence, ici à la ruse de la politique, là au cri du perfide intérêt, ailleurs à la crédulité d'un aveugle enthousiasme ?

Concevons établis dans l'enceinte de cette cité tous les cultes de ce vaste univers. Citoyens, entrez avec moi dans les synagogues, dans les temples, dans les pagodes, dans les mosquées : la raison applaudira aux principes éternels qui leur sont communs, mais elle rejettera toutes les opinions ridicules qui font la honte de l'esprit humain.

Interrogeons l'Hébreu si fier de son antiquité et des prodiges éclatans qu'il croit que l'Eternel a faits en sa faveur. La raison répétera les idées vraiment sublimes qu'il nous donnera de la divinité. Mais lorsque ce peuple, isolé au milieu des autres peuples, me dira que le Souverain de l'univers a répudié toutes les nations dont il est le père, pour n'adopter que lui seul, alors la raison indignée s'écriera par mon organe :

O vanité des Juifs ! ô comble de folie !
Quoi ! le Dieu bienfaisant qui donne à tous la vie,
Qui par-tout soutient l'homme enrichi de ses [dons,
Qui pour lui fait germer et mûrir les moissons,
Auroit-il séparé des Nations proscrites,
De l'univers entier les seuls Israélites ?
En faveur d'Abraham si la divinité
A daigné faire grâce à sa postérité,
Voudra-t-elle priver de ses bienfaits augustes
Tant de peuples sortis de mortels aussi justes ?

Vous vous flattez, race d'Abraham, d'avoir reçu de la main même de Dieu sa loi sainte.

Mais cette loi n'est-elle pas gravée dans tous les cœurs en caractères ineffaçables ? aviez-vous besoin que le doigt de Dieu la traçât sur la pierre, lorsqu'il l'avoit imprimée dans vos âmes ? Peuple privilégié, montrez-moi donc quelque monument de votre reconnaissance. L'histoire de vos pères ne m'offre que les traces de la plus noire ingratitude. Votre culte est-il du moins plus pur que celui du reste du monde ? Mais je vois chez vous des bouchers sacrificateurs. Ils égorgent cruellement, au nom de l'Eternel, des êtres sensibles comme nous, de paisibles animaux destinés à faire l'honneur de vos troupeaux et la richesse de vos champs.

Eh quoi ! la douleur et la mort peuvent-elles être un sacrifice agréable à l'auteur de la vie ? Cet usage impie et barbare répond-il à l'idée que me donne la raison de la bonté de Dieu ? Ecoutez un sage né parmi ces Nations que, selon vous, le ciel a proscrites :

Hélas, c'étoit donc peu pour nous, cruels [humains,
De tremper dans le sang nos trop coupables [mains;

Il nous falloit encor, dans notre zèle impie,
Associer les Dieux à notre barbarie.
Au lieu de l'encens pur qu'on doit aux immortels
Le sang des animaux coula sur leurs autels.
On y conduit le bœuf, de fleurs la tête ornée,
A désarmer leurs bras victime condamnée.
Il voit le fer sacré réfléchi dans son sang,
Et respirant encore, un prêtre dans son flanc,
Dévotement tranquille en sa fureur extrême,
Consulter de ses Dieux la volonté suprême.

Citoyens, faut-il s'étonner que les prêtres aient dans tous les temps été si cruels envers les hommes ? ils ont toujours versé du sang au nom du ciel. Avant que l'impitoyable Calchas plongeât son couteau sacré dans le cœur de la jeune Iphigénie, il l'avoit souillé du sang des animaux.

Egorger froidement un animal timide,
C'est déjà s'exercer au meurtre, au parricide;
C'est insensiblement accoutumer sa main
A tourner sa fureur contre le sang humain.
Celui que l'habitude a rendu sanguinaire,
Peut un jour massacrer ses amis et son père.

De pareils sacrifices seront toujours réprouvés par la raison. Offrir du sang au ciel ! le ciel est donc affamé de sang ? C'est cette détestable erreur qui a conduit la cruelle superstition jusqu'à immoler des victimes humaines. Elle a dit dans son barbare aveuglement : Plus la victime est chère, plus elle doit plaire au ciel. Et sa main forcénée a souillé l'autel du sang même de l'homme.

Mortels, qui que vous soyez, écoutez la raison : elle vous dira que le seul sacrifice qui puisse plaire à la Divinité, c'est celui des passions criminelles qui tant de fois ont fait de ce globe le théâtre de toutes les horreurs. Ecoutez cette raison qui poursuit enfin par-tout la superstition, et qui la vaincra partout.

La raison est de Dieu l'éternelle parole.
Sa lumière toujours d'un pôle à l'autre vole;
Les préjugés puissans, trop sûrs de triompher,
Ont bien pu l'obscurcir, mais jamais l'éteindre.

Il fut cependant des peuples chez qui ce rayon de l'intelligence suprême ne fut jamais obscurci. Voyez les Parsis, ces antiques enfans du grand Zoroastre, soumis avec respect aux sages préceptes de leur maître, ils n'adorent point, ils célèbrent le soleil :

Le soleil, disent-ils, ce roi de la nature,
Qui remplit de clarté l'espace qu'il mesure,
D'un cortège pompeux dans sa pompe suivi,
Aux lois d'un Dieu puissant est lui-même asservi.

Ils ne l'enferment point, ce Dieu, dans l'étroite enceinte d'un temple. Ils placent son autel dans le cœur même de l'homme. Ils donnent à son temple l'immensité de l'univers. Ils ne lui offrent d'autre encens que celui des vertus. Ils l'honorent en suivant scrupuleusement cette immortelle maxime, qui est la base de toute la morale, et qui depuis Zoroastre a passé d'âge en âge dans le cœur de tous ses disciples : *Quand on sera dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, qu'on ne la fasse pas.*

Ils croiroient outrager la Divinité, s'ils souilloient l'hommage qu'ils lui rendent de ces petites pratiques superstitieuses qui dans tous les pays sont la richesse du Prêtre et toute la religion du Peuple. Ils ne cherchent point à soulever le voile qui dérobe à leurs yeux le Dieu qu'ils adorent. Ils savent que celui qui alluma tant de soleils dans l'univers, et qui fait tourner tant de mondes autour d'eux, n'a pas attaché le bonheur de l'homme à la connoissance de ses divers attributs. Sûrs de son existence, pénétrés de son pouvoir, ils gardent, en l'adorant, un silence religieux sur tout le reste.

Que de crimes eût épargnés à la terre une doctrine si simple et si sublime ! elle est gravée dans tous les cœurs, cette doctrine, par la main même de la raison. Comparez, Citoyens, à ce culte si pur, celui de tous les autres Peuples. Partout vous verrez la supercherie sacerdotale abrutir l'ame de l'homme, avilir la divinité même dans les minuties extravagantes qu'elle emploie pour l'honorer.

Mais laissons la crédule ignorance en proie à la ruse ambitieuse des Prêtres, et pénétrons dans le temple des chrétiens.

L'évangile est le livre sacré que leur Pontife me présente. Je le lis, et ma raison applaudit respectueusement à la sainteté de la morale qu'il renferme. C'est dans ce livre que je trouve les droits de l'homme énergiquement exprimés. C'est là que tous les hommes sont égaux par la nature et devant la loi.

Pourquoi faut-il que ce livre, fait pour devenir l'oracle du genre humain, disparaisse sous un tas de théologiques interprétations qui ne servent qu'à dégrader l'humanité !

Réponds-moi, sauvage interprète de ce livre divin. Où me montreras-tu que ton maître ait voulu arracher l'homme à la société, pour le livrer à la stérile oisiveté d'une vie contemplative ? Tu fuis le monde, à qui tu dois ton travail, ton industrie, tes lumières !

O honte d'une ame immortelle !
Que fais-tu dans ces lieux consacrés à la mort ?
Homme, sors du tombeau ; la nature t'appelle,
Et le Dieu des humains avec elle est d'accord.
Enfant du Dieu vivant, quoi ! tu dors dans son
[temple

Dans les bras de l'oisiveté !
Ce Dieu que ton esprit contemple
Approuve-t-il ta lâcheté ?

Lui-même du travail il te donne l'exemple :

S'il n'eût jamais agi, tu n'eusses point été.

Des astres sous ses pieds il nourrit la lumière,

Et donne, ennemi du repos,

Le mouvement à la matière,

La vie à des êtres nouveaux.

Réponds-moi encore : est-ce ton maître qui t'a ordonné de tarir en toi la source de la vie que tu as reçue de tes pères ?

Quoi ! le Dieu que tout être adore,
Manifesté par l'univers,

A pour sa gloire fait éclore

La foule des mondes divers :

Quoi ! dans la saison printannière,

Il repeuple les élémens,

Il fait passer à la lumière

Un autre univers tous les ans ;

Et tu veux, toi, sa noble image,

Toi, de ses rayons éclairé,

Renoncer au pouvoir sacré

De perpétuer son ouvrage !

Mais, dis-moi, est-ce ce Jésus, l'ami du peuple, l'ami de tous les hommes, qui t'a commandé de damner tous ceux qui ne penseroient pas comme toi ? est-ce en prêchant la pauvreté qu'il t'a ordonné de faire un honteux trafic de choses que tu regardes comme les plus sacrées, d'inventer mille superstitions frivoles, pour t'engraisser aux dépens du peuple que tu aveugles ? est-ce en prêchant l'égalité qu'il t'a dit de flatter, d'encenser les tyrans du monde et de serrer les chaînes de leurs malheureux esclaves ? Prêtre impie, est-ce lui qui a fait tous ces préceptes absurdes qui dégradent l'homme et outragent la Divinité ? est-ce lui qui t'a ordonné de proposer à ma croyance des objets inaccessibles à ma raison ?

La lumière de la raison, dis-tu, doit s'éclipser devant le flambeau de la foi... La foi ! et qu'est-ce que la foi ? C'est un don du ciel... Arrête... Si la foi est un don du ciel, pourquoi aiguises-tu les poignards, allumes-tu les bûchers, ouvres-tu les enfers pour ceux qui ont le malheur de ne pas recevoir ce don céleste ? La foi ! et avec ce mot là, quel est l'imposteur qui ne fera pas adopter au genre humain toutes les monstruosités de ses extravagances religieuses ? C'est par la foi que les hommes se sont flétris jusqu'à prostituer leurs adorations aux êtres les plus vils. Eclipser ma raison ! ... Et quel guide aurai-je pour me conduire jusqu'à la foi ? Dis-moi, si les animaux pouvoient oublier leur instinct, dans quel désordre affreux se trouveroient toutes les espèces ? Et que deviendront les peuples, s'ils font le sacrifice de leur raison ? Ils seront livrés à une poignée de brigands couronnés qui les écraseront du poids de leur existence ; ils seront en proie aux atroces prétentions de Prêtres sanguinaires qui les tourmenteront de toutes les manières.

Non, ce n'est pas le ciel, c'est toi qui exiges le sacrifice de ma raison qui éclaireroit tes fourberies ténébreuses. Mais cette raison que tu voudrais éteindre va rallumer sa flamme dans toutes les parties de l'univers. Mon esprit est frappé d'un trait de lumière prophétique :

Au cri de la philosophie,
Je vois toutes les Nations
Secouer d'une main hardie
Le joug des superstitions.
Les jours de nos tyrans s'écoulent;
Les temples de l'erreur s'écroulent;
La raison triomphe à jamais :
Vous ne flétrirez plus sa gloire,
Prêtres ! ... le burin de l'histoire
Ne tracera plus vos forfaits.

Citoyens, oh ! si des représentants de tous les peuples de la terre s'assembloient en leur nom pour la proscription de la tyrannie et pour le choix d'une religion commune à tous les hommes, quel spectacle serait à jamais plus digne des regards de l'Etre-suprême ? Figurons-nous, Citoyens, être ici cette auguste assemblée, l'objet et l'attention de l'univers entier et de l'admiration de tous les siècles à venir. Si je pouvais y faire entendre ma voix, ah ! je m'écrierai dans l'excès de mon sublime enthousiasme, et l'éten-dard de la raison à la main :

Peuples, rallions nous sous ce symbole heureux,
Le plus beau qui jamais ait flotté sous les cieux :
Offrons à la nature un tableau digne d'elle;
Le genre humain vengé de sa honte éternelle;
A sa suprême loi tous les mortels soumis;
Cet univers peuplé de frères et d'amis;
La liberté foulant l'odieux despotisme;
La raison triomphant du sanglant fanatisme;
Et les peuples jurant dans leurs embrassemens,
L'horreur de l'esclavage et la mort des tyrans.

3

Le citoyen Muratel (1), vieux militaire de La Caune, département du Tarn, fait don à la patrie de 300 liv., qu'il a comptées au receveur du district (2).

[La Caune, 22 niv. II. Au repr. Terral] (3)

Il y a bien long-temps, mon cher Citoyen, que je n'ai entendu parler de vous. Il faut croire que vos grandes occupations ne vous donnent pas le temps de vous entretenir avec vos amis. J'espère cependant que vous aurez un moment à vous pour remettre un récépissé en don de 300 l. que je vous fais passer et que vous voudrez bien le faire insérer au Bulletin de la Convention (4).

Je ne sais si l'on vous instruit des progrès que fait l'esprit public dans cette ville et des sacrifices qu'on y fait pour la République. Nous avons fait hier une superbe fête sur la prise de Toulon. Le tout a fini par un bal qui a duré toute la nuit et ce qu'il y avait de plus intéressant dans cette fête, c'est les sacrifices qu'on a fait pour les pauvres. Tout est très tranquille ici, le fanatisme disparaît et bientôt nous ne ferons qu'une

(1) Barreau-Muratel.

(2) P.V., XXXI, 340. Bⁱⁿ, 16 pluv.

(3) C 290, pl. 920, p. 27. Le nom du destinataire n'y figure pas. Terral, dép. suppléant, né à Lacaune, fut admis à siéger le 18 juin 1793.

(4) Récépissé daté de Lacaune, 11 niv. II et signé J. Cabanez (C 290, pl. 920, p. 26).

seule religion, voilà les progrès que fait la raison. S. et F.»

MURATEL.

P.S. Tout ce qui vous intéresse jouit d'une bonne santé.

4

L'agent national du district de Gonesse annonce que l'administration de ce district fait un nouvel envoi à la Monnoie de 542 marcs d'argent, et que 500 milliers de métal de cloches sont à la disposition du ministre de la guerre (1).

Mention honorable, insertion au bulletin (2).

5

Le citoyen Nicolas-Gabriel Leclerc fait hommage à la Patrie d'un ouvrage moral et politique dont il est l'auteur.

Mention honorable, insertion au bulletin (3).

Ch. DELACROIX a fait hommage à la Convention au nom d'un citoyen (4) de trois manuscrits importants. Le premier indique les moyens de préserver d'incendie les bois de construction pour la marine, et de prolonger la durée des câbles. Le second contient une instruction pour fabriquer en France les cuirs dits de Russie; enfin le troisième tend à perfectionner la poudre à canon (5).

Mention honorable et renvoi aux divers comités (6).

6

Le conseil-général de la commune d'Amplepuis, département du Rhône, applaudit à l'établissement du gouvernement révolutionnaire (7)

Mention honorable, insertion au bulletin (8), renvoi au comité de salut public.

(1) P.V., XXXI, 340. Voir ci-dessus n° 1c. Mention dans J. Sablier, n° 1117.

(2) Bⁱⁿ, 17 pluv.

(3) P.V., XXXI, 341. Le Bⁱⁿ (16 pluv.) précise qu'il s'agit « de plusieurs réflexions sur la fabrication des cuirs, la préparation des couleurs, les moyens de conserver les bois de charpente et autres ». Il signale, de plus, le renvoi aux Comités de salut public et d'instruction publique.

(4) Leclerc de Juigné « membre de 5 Académies » avait « par ordre du gouvernement, en 1775 » effectué de nombreux voyages et séjourné en Russie. Lors de son retour, en 1789, il avait déposé entre les mains de Louis XVI plusieurs manuscrits dont il demanda la restitution le 1^{er} mars 1793 au département de Seine-et-Oise (F¹⁷ 1083, doss. 23, p. 261). En pluviôse an II il habitait Versailles où il rencontra sans doute Delacroix qui y était en mission.

(5) J. Matin, n° 546; Mess. soir, n° 535; J. Perlet, n° 500; J. Fr., n° 498; J. Sablier, n° 1117.

(6) Le C. de S.P. arrêta, le 22 pluv., que les mémoires sur la fabrication des cuirs de Russie « se trouvant dans les papiers de Juigné » en seraient distraits (AF¹¹ 67, pl. 490, p. 6). Buache, chargé de cette tâche rendit compte de son exécution, le 25 pluv. II (F¹⁷ 1047, doss. 5).

(7) P.V., XXXI, 341.

(8) Bⁱⁿ, 15 pluv. (suppl^t).